

Les onomatopées et l'arbitraire du signe

Si on demande à des francophones comment chante le coq, ils répondront sans hésiter : *Cocorico!* en étant souvent certains qu'il ne peut y avoir qu'une façon de nommer le cri du coq, comme si *Cocorico* était une reproduction fidèle du bruit auquel le terme renvoie. Il suffit cependant de poser la même question à des locuteurs d'autres langues pour qu'ils répondent *Kikeriki!* (allemand) ou *Cock-a-doodle-doo!* en anglais et qu'un questionnement déstabilisateur remplace la certitude. Les animaux parlent-ils plusieurs langues ?

Avec les onomatopées, nous sommes à mi-chemin entre l'arbitraire du signe linguistique qui prend habituellement toute liberté par rapport à la réalité extra-linguistique (quels liens y-a-t-il entre le mot chaise et l'objet qu'il représente, entre le mot tulipe et la fleur qu'il dénomme?) et une interprétation proche de la réalité extralinguistique. En effet, on s'en rend bien compte en écoutant les cris des animaux

ou d'autres bruits. Cette interprétation n'existe plus lorsqu'on nomme *table* un plateau à pieds, lorsqu'on nomme *pomme* un fruit rond à la chair ferme, à la pelure lisse et aux petits pépins. La langue a passé de l'autre côté du miroir. Il n'y a plus de lien «physique» entre le signifiant et le signifié, entre l'objet et le nom qui le nomme. L'aspect fondamentalement social de cette langue construite sur l'arbitraire du signe est suffisamment reconnu pour qu'elle soit commune à un groupe linguistique.

Avec les onomatopées, on se rend compte que chaque groupe linguistique s'est construit une convention pour transcrire cette réalité identique. Les onomatopées, comme catégorie hybride (dans la mesure où elles perdent une part de l'arbitraire en gardant une analogie approximative avec les cris qu'elles représentent linguistiquement), proposent un champ privilégié pour approcher la notion d'arbitraire du signe avec les élèves.